

Fièvres genevoises

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur en chef adjoint



Les fièvres culturelles qui agitent Genève de manière chronique atteignent, ces jours, un pic spectaculaire. Le coup de chaud est partout. Pour le meilleur lorsque le Grand Conseil décide après des mois de palabres, alors que le béton est déjà presque coulé, de voter le crédit de construction de la Nouvelle Comédie, phare du renouveau théâtral attendu depuis trente ans au bout du lac. Pour le pire lorsque l'Orchestre de la Suisse romande se sépare de son directeur général, consternant l'ensemble des partenaires, musiciens et mélomanes qui avaient pour Henk Swinnen et son travail une estime unanime (lire page 62). Rayon de soleil, à nouveau, avec l'inauguration d'une magnifique salle provisoire, l'Opéra des Nations, qui hébergera les spectacles du Grand Théâtre jusqu'en janvier 2018. Deux ans d'exil dans une infrastructure aux dimensions certes limi-

Genève, récemment baptisée ville de culture, a encore du pain sur la planche

tées (jauge, fosse d'orchestre, cintres) mais aux promesses si nombreuses qu'on se demande si l'Opéra voudra la quitter dans deux ans. Confort acoustique, visuel, ouverture à de nouveaux publics, à la Genève internationale où elle est installée... il faudra conserver ces acquis lors du retour sous les dômes du bâtiment historique une fois celui-ci rénové.

Tout cela a un coût, pourtant inférieur aux sommes en jeu dans le projet de rénovation du Musée d'art et d'histoire, autre navire amiral de la culture genevoise aujourd'hui en misérable état. Le constat du désastre est connu, produit de cette logique du blocage chère à Genève, face à quoi la rapidité de construction de l'Opéra des Nations apparaissait miraculeuse. L'apport d'argent privé n'est évidemment pas pour rien dans l'édification si rapide de cette salle, mais à Genève, même les donateurs peuvent inspirer la méfiance. Les 40 millions qu'entend verser le collectionneur Gandur au musée dessiné par Jean Nouvel, ajoutés au prêt de sa collection, divisent plutôt qu'ils ne séduisent. C'est l'un des facteurs du possible échec du projet en votation, le 28 février prochain. Bon courage à qui voudrait expliquer cette «Genferei» hors des frontières du canton où, par ailleurs, de spectacle en spectacle, les artistes ne cessent de haranguer le public pour le mobiliser contre les coupes budgétaires qui viennent d'être sèchement votées par les élus municipaux... Genève s'est depuis peu baptisée ville de culture. Il y a décidément encore du pain sur la planche.

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch



Cristiana Reali incarne une Marie Tudor dans une mise en scène culottée et modernisante de Philippe Calvario. Florian Fromentin

La reine Cristiana

Théâtre Cristiana Reali joue Marie Tudor dans le drame de Victor Hugo. Une couronne de plus dans la carrière de cette actrice très populaire.

Jean-Jacques Roth

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Elle peut aussi bien jouer la voisine de palier dans un téléfilm que la Locandiera de Goldoni, ou Marie Tudor chez Victor Hugo. Copine ou reine, séductrice ou mère de famille. Elle est comme ça, Cristiana Reali: pas bêcheuse pour un sou, bonne fille sous tous les sunlights, actrice pleine d'instinct que son tempérament a rendu radieusement populaire, dans la série TV «Terre indigo» comme dans «Cyrano de Bergerac», pour qui elle eut les traits de Roxane.

Pendant longtemps, elle a été «la femme de» Francis Huster, avec qui elle a partagé vie et carrière, jouant avec lui les plus grandes pièces, de «Hamlet» au «Cid». Depuis leur séparation en 1998, elle est devenue «l'ex de», et ça l'amuse plutôt. Elle l'avoue alors qu'elle joue à Lausanne, avec Francis Huster précisément, les «Lettres d'amour»: «On continue à nous associer alors que nous n'avons plus joué ensemble depuis bientôt vingt ans, sauf les «Lettres d'amour». Franchement, si les gens viennent me voir au théâtre, c'est l'essentiel. Je n'aime pas les ragots.»

«Alors, Madame, vous êtes amoureuse»

Mais aussitôt cette tournée achevée, la revoici avec tout autre chose. Du lourd: le drame que Victor Hugo avait écrit en 1833 pour sa maîtresse Juliette Drouet, la terrible histoire de Marie Tudor, déchirée entre la raison d'Etat et la passion amoureuse pour un favori félon. Le dilemme romantique par excellence. Un thriller historique où seuls la reine et l'ambassadeur de Charles-Quint, Simon Renart, son futur époux, ont existé. Hugo résumait ainsi son projet: «Quelle est la pensée que je tente de réaliser dans «Marie Tudor»? Une Reine qui soit femme. Grande comme Reine. Vraie comme Femme.»

Cristiana Reali a joué la pièce cet hiver à Paris avec succès, avant une tournée qui l'amène dans la région pour une seule représentation. Le spectacle est généreux: une douzaine de comédiens dans une mise en scène de Philippe Calvario rythmée, culottée, modernisante, où passe

parfois le souvenir de la «Reine Margot» de Patrice Chéreau, dont Calvario a été le compagnon de théâtre et de vie pendant des années. «Il a monté la pièce à la manière d'une série, comme «Les Tudor», explique Cristiana Reali. C'est à la fois d'époque – le royaume britannique au XVIe siècle – et moderne, par les décors, par le rythme. La bande-son est très importante, un guitariste joue en live, il suit l'intrigue, il s'ajuste à notre tempo. Calvario crée un univers très particulier, il casse les codes.»

C'est une aventure plus sévère que beaucoup des rôles auxquels Cristiana Reali, qui dit aimer «le côté lumineux du théâtre», a habitué son public. On pense à Goldoni, l'un de ses triomphes, ou à Feydeau, qu'elle a joué plusieurs fois. «Marie Tudor est une femme à la fois drôle, cruelle et ridicule. Et pourtant, malgré toute sa cruauté, malgré toute sa puissance, Hugo lui donne une humanité folle. Il choisit la reine qui a fait le plus de morts au cours d'un règne pourtant pas très long, une femme seule plutôt qu'une épouse comblée. Et pourtant, elle choisit l'amour plutôt que le pouvoir. C'est comme si Hugo tendait son micro vers elle: «Alors, Madame, vous êtes folle amoureuse, comment ça se passe?»

Comme Madonna

Au début, le rôle déconcerte Cristiana Reali. «Je ne savais pas bien quoi en faire, surtout dans cette conception un peu moderne. J'avais peur de jouer les reines comme les jouent les petites filles, avec plein de pathos, genre «Jjjjje suis la rrrreine!» J'aurais fait rire tout le monde. Alors j'y ai mis du mien, j'y ai insufflé la femme d'aujourd'hui, j'ai cherché des ruptures de ton. Le valet me dit: «Tu es la reine!» et je réponds: «Je suis la reine», comme je dirais: «Allez, on n'a pas que ça à faire.» J'ai beaucoup ajouté de ces petits éléments au cours des répétitions. Au fond, cette Marie Tudor est un peu comme Madonna avec ses danseurs. Elle se sert des hommes, elle les manipule.

Ces allers-retours entre classique et moderne sont à l'image de la carrière de Cristiana Reali, touche-à-tout, sans fil conducteur autre que le bon plaisir. «J'ai fait de tout, je n'appartiens à personne. J'appartiens à des textes. Je n'ai pas fait de projet de carrière. J'aurais adoré faire du cinéma, les circonstances ont voulu que ça ne se fasse pas. Lorsque je me suis inscrite au

Cours Florent (*l'une des plus célèbres écoles privées de théâtre de France, ndlr*), je me voyais faire du théâtre. J'en faisais depuis l'âge de 12 ans, en réalité. Je me suis inscrite en droit, j'ai fréquenté la fac entre 18 et 20 ans, mais ça m'ennuyait. Alors j'ai choisi la scène. Vous savez, quand on arrive au Cours Florent, ça vous apprend le métier mais en plus dur. C'est l'ambiance du métier puissance dix: les humiliations, les rivalités, la chance, tout est à son paroxysme. On voit ceux qui éclorent, ceux qui échouent, ceux qui éclatent plus tard. Et moi j'ai fait la carrière dont je rêvais par rapport au théâtre, qui était mon seul rêve d'enfance.»

Lady Macbeth ou femme démaquillée

Maintenant, elle ne dirait pas non pour de grands rôles face à la caméra. Almodovar l'appelle demain, elle lâchera tout. Mais ses désirs les plus clairs sont théâtraux, encore et toujours. «J'ai un peu d'ego, c'est nécessaire pour faire ce métier, mais il n'est pas surdimensionné. Ce qui me rend heureuse, c'est le groupe, la troupe. Enfin, quand ça roule! Sinon, quand on ne s'entend pas entre comédiens, ou quand le spectacle ne marche pas, c'est moche. Comme le ski quand il pleut et qu'on a mal aux pieds.»

Alors jouer quoi, à cet âge délicat d'une carrière, si souvent impitoyable pour les femmes? «Le public aime la jolie maligne, exubérante et séductrice, que j'ai beaucoup été. Mais le temps passe pour tout le monde. Mes rêves, maintenant, ce serait Lady Macbeth. Ou «La Mégère apprivoisée». Un grand Shakespeare monté à la Shakespeare, avec beaucoup de monde, beaucoup de travail de répétition. J'avais fait «Hamlet» avec Terry Hands, de la Royal Shakespeare Company, c'était génial. Ou alors je voudrais jouer une femme moderne, de mon âge, la cinquantaine. Un rôle sans maquillage.» ●



A voir

«Marie Tudor» de Victor Hugo, Octogone de Pully (VD), jeudi 18 février à 20 h 30. www.theatre-octogone.ch